

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THÈSE

N^o 324

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre GILLET

Ancien externe des Hôpitaux

Né le 2 Août 1906, à Paris

PLOTIN

au point de vue médical et psychologique

(Essai de médico-critique philosophique)

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1934

ANNÉE 1934

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre GILLET

Ancien externe des Hôpitaux

Né le 2 Août 1906, à Paris

PLOTIN

au point de vue médical et psychologique

(Essai de médico-critique philosophique)

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

—
1934

I. — PROFESSEURS

Le Doyen..... G. ROUSSY

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	PROUST.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LÉPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	MAURICE VILLARET.
Clinique médicale	{ CARNOT.
	{ BEZANÇON.
	{ ACHARD.
	{ MARCEL LABBÉ.
	{ LEREBoullet.
	{ NOBÉCOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	H. CLAUDE.
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	{ LENORMANT.
	{ CUNEO.
	{ GRÉGOIRE.
	{ GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	{ COUVELAIRE.
	{ BRINDEAU.
	{ JEANNIN.
Clinique gynécologie	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédique	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	PIERRE DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	LÉON BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeur sans chaire	{ HOVELACQUE.
	{ MULON.
	{ OLIVIER.
	{ VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

Neurologie et Psychiatrie.....	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale.....	BÉNARD HENRI.
Pathologie médicale.....	BERNARD ETIENNE.
Pathologie médicale.....	BOULIN.
Pathologie chirurgicale.....	BROCQ.
Histologie	BULLIARD.
Pathologie médicale.....	CATHALA.
Pathologie médicale.....	CHABROL.
Pathologie médicale.....	CHEVALLIER.
Physique	DOGNON.
Pathologie n. médicale.....	DONZELOT.
Urologie	FEY.
Parasitologie	GALLIARD.
Bactériologie	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale.....	GATELLIER.
Pathologie chirurgicale.....	DE GAUDART D'ALLAINES.
Physiologie	GAYET.
Histologie	GIROUD.
Pathologie médicale.....	HAGUENAU.
Oto-rhino-laryngologie	HALPHEN.
Pharmacologie	HAZARD.
Anatomie pathologique.....	HUGUENIN.
Hygiène	JOANNON.
Chimie biologique.....	LABBÉ HENRI.
Obstétrique	LACOMME.
Obstétrique	LANTUÉJOUL.
Pathologie médicale.....	LAROCHE Guy.
Pathologie expérimentale.....	LEMAIRE
Pathologie chirurgicale.....	LEVEUF.
Pharmacologie	Mlle LEVY.
Neuro-psychiatrie	LÉVY-VALENSI.
Pathologie médicale.....	MOREAU.
Pathologie chirurgicale.....	MOULONGUET.
Pathologie médicale.....	MOUQUIN.
Anatomie pathologique.....	OBERLING.
Pathologie chirurgicale.....	PETIT-DUTAILLIS.
Médecine légale.....	PIÉDELIEVRE.
Obstétrique	PORTES.
Pathologie chirurgicale.....	QUÉNU.
Physiologie	RICHET
Chimie biologique.....	SANNIÉ.
Pathologie chirurgicale.....	SENEQUE.
Dermatologie et syphilligraphie.....	SÉZARY.
Pathologie expérimentale.....	TROISIER.
Pathologie médicale.....	TURPIN.
Pathologie médicale.....	VALLERY-RADOT.
	(Pasteur).
Ophtalmologie	VELTER.
Obstétrique	VIGNES.
Pathologie chirurgicale.....	WILMOTH.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Pathologie chirurgicale	ALGLAVE.
Pharmacologie	BUSQUET.
Physiologie	CHAILLEY-BERT.
Anatomie pathologique.....	LEROUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Physique	ZIMMERN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique médicale	ABRAMI. AUBERTIN. BRULÉ. CHIRAY. DUVOIR. HARVIER. LIAN.
Clinique obstétricale	GUENIOT. LE LORIER. LÉVY-SOLAL. METZGER.
Clinique chirurgicale	BASSET. CADENAT. HEITZ-BOYER. MOCQUOT. MOURE. SCHWARTZ.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Stomatologie	FREY.
Radiologie clinique	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

MÉDECIN DES HÔPITAUX

*Qui a inspiré et dirigé ce travail
que les circonstances ont li-
mité excessivement.*

*En le priant d'agréer nos remer-
ciements pour sa patiente
bienveillance et son accueil-
lante bonté.*

INTRODUCTION

Plotin est un philosophe du III^e siècle, dont la vie s'étend du règne de Septime Sévère à la deuxième année de celui de Claude II. Il a vécu les années les plus troublées de l'Empire, le moment critique des invasions où les empereurs, nommés par des armées mutinées, s'entretuent; où l'édifice construit par Auguste s'écroule; une époque d'insécurité, d'inquiétude; la fin d'un ordre et la transition vers un autre encore ignoré.

Au milieu de cette longue révolution, de cette crise redoutable, il fut à la fois philosophe et directeur de conscience. Il continua l'œuvre de Platon ou il crut la continuer, et il prêcha une vie spirituelle, éloignée de toutes les agitations matérielles, dédaigneuses de la vie, uniquement occupée d'un bonheur surnaturel et impassible.

Bien que son nom ne soit pas cité souvent, il est peu d'hommes qui aient autant que lui suscité des chercheurs, éveillé les curiosités et les étonnements.

Les mots, dont il use, déconcertent par des aspects contradictoires où il est difficile de discerner son esprit véritable. Les uns, en l'interprétant, le tirent vers un christianisme mitigé. Les autres le tiennent

pour un rationaliste pur. Et les exégètes peuvent également trouver dans les « Ennéades » des textes qui appuient leur thèse. Est-il le confluent de toutes les pensées grecques? Est-il surtout influencé par les Hindous et les Perses qui fréquentaient à Alexandrie? A-t-il subi l'influence des Juifs et des Chrétiens? Ce sont des questions auxquelles il est bien difficile de répondre, si on se tient au texte même de ses Traités.

Si, laissant cette critique interne des Ennéades, on ne considère plus en lui le penseur, mais le directeur de conscience qu'il fut en son siècle désorienté et dont l'influence s'étendit jusque sur l'empereur Galien, l'étonnement, loin de diminuer, s'accroît. L'idéal spirituel que Plotin a cherché, plus que l'explication rationnelle du monde, attire et décroît. Parfois, il irrite. Aimable par sa volonté de pureté, de noblesse, d'ordre, de lucidité, il déplaît par son égoïsme transcendant, par sa lâcheté pratique, par son parti-pris de nier toutes les joies humaines. Plotin exige que nous nous séparions du monde et de ses beautés; de nous-mêmes et des plaisirs sains de notre activité, des autres hommes, qu'ils soient nos amis ou non. Il trouve admirable qu'un de ses disciples, qui était prêtre, ait abandonné ses devoirs d'état et qu'il ait décidé de ne plus vivre qu'en parasite, ayant renoncé à sa charge et même aux soucis de sa maison.

« Il aime et il est aimé. Mais s'il s'attache à ses proches, c'est seulement, croit-il, — et c'est ce qu'il préconise — par la vertu de cette sympathie qui lie

entre elles, les parties de l'Univers. Devant leurs peines qui sont des « enfantillages » il témoigne d'une condescendance qui n'est jamais compatissante, car la pitié est condamnable. S'il éprouve des sentiments de fierté et de reconnaissance, c'est à son propre égard et quand il se rend à lui-même tout ce qu'il se doit. Et pourquoi donc s'occuperait-il de convertir les hommes à ses idées ? La plupart en sont indignes. Quand il s'irrite contre leurs fables, sa colère n'est alors que l'exaltation de son mépris. Que se troublerait-il ? Il est sage. Elevé au-dessus du monde, du temps, des vertus même. Il est heureux de voir son corps se corrompre. Il se suffit. Plus il avance, plus il est sûr et plus il est seul. » (*Le temps et l'éternité chez Plotin et chez Saint Augustin*, 90 et 91).

On ne sait s'il faut admirer cette pureté surhumaine ou détester cette attitude inhumaine.

Quel fut l'homme qui a choisi cette voie hautaine et solitaire, ce chemin du bonheur inattendu ; comment saisir la vie souterraine qui soutient et unifie cet édifice divers, distinguer les vrais mobiles de cette vie ? Il faut dépasser les mots qui n'indiquent que les valeurs conscientes et avouées, qui d'ailleurs ne sont que des signes morts où la pensée est contrainte, une monnaie d'échange, variable suivant les esprits et suivant les époques, soumise aux fluctuations de l'échange.

Cela ne suffit pas. Avant de juger absolument le message véritable que chaque homme apporte, il faut évaluer sa mentalité, cette résistance à la pensée pure, « cette pensée antérieure à la pensée, cet humus

mental où l'idée la plus personnelle doit de force s'enraciner, cette table innée des catégories et des valeurs, en un mot l'ensemble de ces assomptions implicites qui nous sont imposées par notre milieu et qui règlent nos jugements ». (*Op. cit.*, p. 20, Guitton). En réalité, c'est probablement de cet humus mental, de cette table innée des catégories et des valeurs que naissent les idées. Sans eux, les problèmes ne se poseraient pas, car tout serait clair. Il n'en reste pas moins vrai que pour voir ce qui est la vérité dans l'œuvre d'un homme, il faut discerner ce qui appartient au relatif de l'individu — que cette influence relative vienne du milieu ou des expériences personnelles.

L'histoire aide à cette recherche en indiquant l'atmosphère morale de l'époque. Elle y aide peut-être davantage en révélant l'évolution ultérieure de la pensée parmi ceux qui l'ont reçue. Le germe secret qui l'a conçue se développe presque infailliblement et se révèle, faisant éclater l'enveloppe des mots..

Si métaphysique que paraisse une doctrine et si éloignée qu'elle soit primitivement de la vie pratique, elle tend spontanément à se traduire par une attitude morale, à s'effectuer en actions qui expriment sa valeur, qui dévoilent ses tares cachées.

Mais, il ne semble pas que ce soit un procédé unique, ni le plus péremptoire. Il est possible d'atteindre la mentalité plus directement que par cette étude ou que par l'étude « des silences, des hésitations, des inconsciences, des partis-pris, des refus, des répugnances qui définissent chaque esprit tout autant que

ses opinions déclarées », *op. cit.* (Guitton), c'est par l'analyse médicale du psychisme et de la vie du philosophe faite parallèlement à l'étude de ses œuvres. Les refus, les partis-pris, dont on parle, ont leur raison véritable dans les habitudes, dans les préjugés, mais aussi dans des chocs psychiques dont l'âme n'est pas arrivée à se débarrasser. Toute proportion gardée, il y a des ressemblances entre ces évictions intellectuelles et les mécanismes hyponoïques et hypobouliques des hystériques. C'est un processus de défense qui élimine de la conscience toutes les causes de souvenirs douloureux. D'ailleurs ces processus de négation irrationnelle, ces refoulements sont une manière de réagir normale et souvent bienfaisante. « Ils impliquent une cicatrisation psychique nécessaire et bienfaisante qu'on doit plutôt se garder de troubler. » (*Manuel théorique et pratique de Psychologie médicale de Kretshmer*, 478).

Mais, ils n'en sont pas moins des obstacles au libre jeu de l'activité intellectuelle, des limites à la valeur des affirmations qu'ils favorisent. La connaissance qu'on en peut avoir permet d'apprécier cette valeur et de comprendre la direction de la pensée. Suffisante, elle éclairerait toutes les obscurités et toutes les contradictions, elle trancherait les débats avec certitude.

Est-ce possible à l'occasion de Plotin ? Non. Car, nous savons peu de choses sur cet homme secret qui « rougissait d'être en un corps » (1). Porphyre, son

(1) *Vie de Plotin.*

ami, a écrit brièvement sa biographie. Mais Porphyre n'est resté avec Plotin que cinq années, entre la cinquante-huitième et la soixante-troisième année de la vie du philosophe et il n'a consigné ses souvenirs que trente ans après. Suidas nous laisse seulement l'indication du lieu où Plotin est né. Quant aux Ennéades, elles ne sont jamais directement personnelles et le ton des traités vise à une abstraction où la personnalité du maître n'intervient pas.

Cependant, le court récit de Porphyre mérite un grand crédit pour les traits qu'il rapporte. L'auteur était l'ami et le confident de Plotin et les détails qu'il a entendus de son maître déjà vieillissant sont certainement des événements saillants de cette vie, puisque ils demeureraient dans la mémoire de ce sexagénaire oublieux de lui-même. Chacun mérite d'être accepté et analysé.

Les Ennéades, d'autre part, malgré leur attitude uniquement métaphysique, nous présentent l'œuvre de sa vie où transparaissent ses défauts, ses expériences et surtout le bonheur qu'il conçoit comme uniquement possible.

Nous possédons ainsi des notions sur le tempérament et les circonstances de la vie de Plotin. Nous avons une œuvre dont les erreurs et les qualités viennent en partie de ces deux sortes de causes. Peut-être sera-t-il possible, grâce à ces voies convergentes, de pénétrer jusqu'à la mentalité de Plotin?

PLOTIN AU POINT DE VUE PHYSIQUE

Sur le côté purement physique de Plotin, nos renseignements sont minces. On peut tenter cependant de faire le diagnostic vraisemblable de la longue affection sous laquelle il succomba et qui put influencer sa pensée.

Il naquit à Lycopolis, en Egypte, et vécut jusqu'à 38 ans à Alexandrie. Nous ne savons rien de son enfance, sinon un petit incident survenu à l'âge de 8 ans qui nous laisse supposer qu'il fut un enfant précoce et émotif.

Les notions pathologiques que Pophyre a rapportées s'appliquent à l'époque où Plotin vit à Rome. Encore est-il difficile d'en préciser exactement la date malgré l'allusion qui est faite à une épidémie de peste, qui emporta deux domestiques. L'état sanitaire du III^e siècle fut trop déplorable pour que cela soit historiquement remarquable.

Nous savons du moins que Plotin souffrait de fréquentes crises d'entérites (1) avec diarrhée qu'il refusait de soigner bien qu'on lui proposât des « lavements et des thériaques ». Les thériaques étaient des pro-

(1) *Vie de Plotin.*

duits d'origine animale très employés par la pharmacologie de l'époque.

Son hygiène, très rudimentaire, devient de plus en plus mauvaise à mesure qu'il vieillit et qu'il accentue son attitude spirituelle.

Il s'abstient systématiquement de viandes (1) et il mange très peu. Parfois, il ne prend même pas de « pain », ce qui signifie vraisemblablement qu'il restait entièrement à jeun (2).

Il ne se baignait pas (3), mais il avait accoutumé d'être frictionné, chez lui, tous les jours. Quand la peste eut tué ceux qui en avaient la charge, il cessa même ces soins de propreté.

Il vit dans une tension d'esprit continuelle. Vient-on le déranger au moment qu'il écrit un traité, il s'interrompt, parle de ce qu'on lui demande, puis, sans se relire, reprend la phrase qu'il avait commencée et continue (4). La nuit, il dort mal et peu, parce qu'il ne peut pas se libérer de son obsession intellectuelle.

Par ailleurs, il est presque aveugle. Il ne peut pas relire ce qu'il écrit et ses autographes paraîtront apocryphes à Longin tant ils sont tissés de fautes que le philosophe ne pouvait pas corriger (5). Quand débuta cette myopie grave? Probablement avant l'âge de 49 ans, puisque c'est à cette date qu'il commença d'écrire. En tous cas, elle existait alors.

(1) *Vie de Plotin* 2

(2) *id.* 8

(3) *id.* 2

(4) *id.* 8

(5) *id.* 10

Enfin, dit Porphyre, peu après que la peste lui eut enlevé ses domestiques « il fut atteint d'une esquinancie très grave. Tant que je fus là, il n'en parut rien. Mais, quand je fus parti, m'a raconté Eustochius qui resta son compagnon jusqu'à sa mort — cet Eustochius était un médecin — la maladie s'aggrava; sa voix perdit sa force et sa clarté, sa vue s'affaiblit, ses mains et ses pieds s'ulcérèrent » (1) et il mourut peu après, très doucement, en pleine possession de son esprit, en Campanie où il s'était retiré, dans la propriété d'un autre de ses amis, qui était également médecin.

L'esquinancie est un terme assez vague qui désigne les angines dispnéisantes, mais qui, par suite de l'insuffisance des investigations cliniques à cette époque, englobait des dyspnées d'autre origine. Ce n'est pas un diagnostic précis.

Retenons que Plotin fut malade longtemps, au moins 5 ou 6 ans — puisqu'il survécut pendant deux années aux cinq ans que Porphyre avait passés près de lui — et qu'il mourut aphone. L'affection ne présentait au début aucun signe laryngé : « Tant que je fus là rien n'en parut. » Et il est difficile d'admettre, chez un homme dont la profession était de parler, une lésion chronique du larynx qui fut entièrement méconnue.

Le mot esquinancie s'applique-t-il uniquement à la laryngite terminale ou comprend-il tout le processus

(1) *Vie de Plotin.*

pathologique ? Car il existait, antérieurement aux symptômes laryngés, un état morbide tel que Porphyre n'hésite pas à les relier comme une seule et même évolution. Il semble logique d'admettre que Plotin a présenté longtemps une affection peu bruyante, à symptomatologie respiratoire, laquelle s'est ensuite compliquée d'une laryngite .

En même temps que ces troubles des cordes vocales apparaissent des ulcérations chroniques des pieds et des mains qui feront escorte aux derniers jours du philosophe. Les disciples le jugent contagieux ; car, à cette époque, ils commencèrent d'éviter la rencontre de leur maître qui, à chaque fois qu'il les voyait, avait accoutumé de les embrasser (1).

Ce tableau clinique, chez un homme usé par les privations, surmené, dépourvu de toute hygiène, évoque le nom de la tuberculose : tuberculose pulmonaire compliquée de tuberculose laryngée et de tuberculose cutanée, osseuse ou tendineuse. Cela paraît d'autant plus probable que cette généralisation aggrave rapidement l'état du malade. Alors que, depuis des années, il s'accommodait de sa maladie, un an et demie suffisent à le conduire à la mort.

Une autre maladie peut réaliser un tableau semblable : la syphilis avec paralysie du recurrent et gommes cutanées. Mais il n'en existait pas alors à Rome, ni dans le monde romain. Il ne semble pas que cette maladie ait intervenu, sur notre continent, avant

(1) *Vie de Plotin* 2

la découverte de l'Amérique. D'ailleurs, une syphilis médiastinale comporte des crises paroxystiques qui eussent frappé les disciples de Plotin. Elle ne laisse pas en outre la tranquillité d'esprit dont Plotin a joui jusqu'à ses derniers instants et qui lui a permis d'écrire encore cinq traités.

De même les tumeurs médiastinales, cancer, maladie de Hodgkin ou autres, qui ne comportent pas d'ulcérations, ont une histoire plus dramatique. De même les tumeurs du larynx.

Bref, il semble que Plotin fut un tuberculeux pulmonaire. Quant à ses crises d'entérite, il ne faut pas trop s'y arrêter, ce sont des troubles banals, surtout chez un Egyptien, qui est exposé à de nombreuses parasitoses. Peut-être, néanmoins, y eut-il là une cause d'affaiblissement, de moindre résistance, qui favorisait l'évolution tuberculeuse.

Y a-t-il un grand intérêt à savoir cela à propos de Plotin? Cela put modifier les tendances de son esprit. Bien que laissant remarquablement intacte l'intelligence, il est peu de maladie qui bouleversent le psychisme autant que la tuberculose. Les nombreux écrivains et philosophes, qui furent des tuberculeux, l'attestent par les parentés que la maladie semble leur avoir imposées et qu'on retrouve chez des patients de moindre valeur.

Peut-on pousser l'enquête un peu plus loin et trouver chez Plotin des symptômes vagotoniques qui sont si fréquents chez les tuberculeux et peut-être déterminent leur attitude psychique? Ce serait bien difficile. Rapportons néanmoins ces rougeurs faciles à

quoi Porphyre fait allusion et qui sont parfois si intenses qu'il écrit que Plotin « était empli » de rougeurs (1) ; la sueur qui coulait de son front, l'éclat de ses yeux qui fait dire que l'intelligence éclairait son visage (2)... Cela est probable, mais bien incertain.

(1) *Vie de Plotin* 14

(2) *id.* 13

LES REACTIONS PSYCHIQUES DE PLOTIN A L'EGARD DU MONDE

Si, délaissant cet aspect physique de Plotin, sur lequel nous n'avons que peu de documents, nous considérons sa psychologie en essayant d'en discerner les mobiles, nous sommes immédiatement frappés par une dualité contradictoire.

D'une part, il est compréhensif, humain, sociable. Son intelligence s'adapte aux circonstances, avec le secours de toutes ses expériences, sagement acceptées. De l'autre, il montre une attitude négative, restreinte, inhumaine, qui évolue en cercle autour de soi-même, sans souci du monde et des autres hommes.

Dans la première phase, Plotin trouble sa vie des soucis que lui apporte la surveillance d'enfants orphelins. Les personnes riches qui meurent laissant des héritiers les lui confient, garçons et filles, comme à un « gardien sacré et divin » (1). Il accepte ces pupilles. Il s'en occupe paternellement. Il les dirige dans leurs études et dans leur vie morale. Il corrige leurs exercices de rhétorique et de poésie, — lui qui, dans ses écrits, ne s'occupe que de l'idée et néglige à la fois

(1) *Vie de Plotin* 9.

l'orthographe et la grammaire. Il les comprend avec une étonnante pénétration. « Il allait jusqu'à prédire ce qui arriverait à chacun des enfants qui l'entouraient. Ainsi, à propos de Polémon, il dit ce qu'il serait. Il avait prévu qu'il serait amoureux et qu'il périrait tôt, ce qui arriva. » (1).

Il gère leurs biens et écoute patiemment la lecture des comptes de tutelle. A ceux qui s'étonnent, il répond que tant que ces enfants ne sont pas philosophes, il importe qu'ils « gardent leur capital et leurs revenus intacts » (2).

« Il possède de naissance une supériorité sur les autres hommes » (3) et il est doué à leur égard d'une singulière pénétration. Un jour qu'un collier avait été volé à une femme, qui habitait la même maison que lui, il fit assembler les esclaves et, seulement après les avoir regardés, il désigna le coupable.

Quand Olympius d'Alexandrie, son ancien condisciple et son rival, voulut, par jalousie, lui lancer des sorts, devinant cette pensée, il intimida si bien son adversaire secret par son attitude que celui-ci crût que ses incantations retombaient sur lui (3).

Il arriva aussi que Porphyre, sans se confier à son maître, eut la tentation de se suicider. « Subitement, il vint à moi, qui habitait dans sa maison, et il me dit que ce désir n'était pas raisonnable mais qu'il venait d'une mélancolie malade » (1). Puis il conseille

(1) *Vie de Plotin* 11

(2) *id.* 9

(3) *id.* 9

de partir, de s'en aller vers un autre maître, un certain Probus, qui habitait en Sicile. A-t-il compris que son influence était peut-être pernicieuse à cette âme? Il s'en sépare, en tous cas, au moment où sa santé qui décline doit lui faire désirer davantage la présence de ses amis.

Il n'est pas question évidemment de voir là des divinations magiques ou des interventions divines. Mais notons, en opposition à la méthode de penser dont nous parlerons ensuite, quelle large assise d'expériences, quelle cristallisation d'impressions multiples, ces jugements exigent de celui qui les porte. Il faut, pour les former, une sensibilité extrême de l'observation, une richesse infinie d'associations et une précision minutieuse de l'intelligence qui trie les éléments et progresse vers une conclusion, vers la solution du problème qui est d'autant plus difficile qu'il est plus immatériel et plus défini.

Bien plus, Plotin aime l'amitié et la société des hommes. Il embrasse ses amis chaque fois qu'il les rencontre. Il s'attache aux enfants qui lui sont confiés et particulièrement à ce Polémon. Il vit chez des amis. Il se retire chez eux. Il s'efforce à maintenir entre tous l'entente et l'union. Y eut-il des femmes dans sa vie? Malgré l'intérêt que cela présenterait, nous ne le savons pas. Il habite chez deux femmes, Gemina et sa fille; Amphiclée, la future femme de Jamblique, lui est très dévouée. Mais Porphyre a soin d'user du

(1) *Vie de Plotin* 9.

même mot pour exprimer cette affection et le goût qu'elles éprouvaient à l'égard de la philosophie. Impossible de préciser davantage les liens qui les unissaient, mais nous savons qu'il vivait dans une atmosphère féminine. Et ces présences féminines auprès de ce philosophe qui semble avoir eu la sexualité en horreur, si on en juge d'après les *Ennéades*, offre un intéressant contraste avec l'attitude mâle de Socrate qui accorde à la sexualité un entier droit de cité, mais qui exclue les femmes de hauts penses.

Remarquons toutefois que le cercle de Plotin est étroit et qu'il ne comporte que des enfants et des disciples dont il est le maître incontesté. Porphyre raconte une anecdote fort suggestive : « Origène, un jour, vint à une réunion. Plotin rougit violemment et voulut se lever. Prié par Origène de parler, il dit qu'on n'en avait plus envie quand, en parlant, on savait que c'était à des personnes qui connaissaient ce qu'on veut dire. Il continua un peu la discussion, puis il partit. » Pourquoi? sans doute parce que, devant cet homme connu, il éprouve une impression d'infériorité insupportablement contraire à la certitude qu'il a de sa valeur; probablement aussi parce que Origène avait été son compagnon, aux cours d'Ammorius, à Alexandrie; il est un témoin de ce temps que Plotin a fui, dont il s'est difficilement émancipé au cours d'une crise morale définitive. En tous cas, Origène était un des pairs de Plotin. Il eut été intéressant

(1) *Vie de Plotin* 14.

pour l'un et pour l'autre qu'ils confrontassent leur évolution. Plotin se refuse, il quitte la salle. Il aime ses disciples et ses pupilles, et il cherche, avec un lucide acharnement, à écarter d'eux toute influence étrangère. Il méprise les inconnus qui fréquentent à ses cours. Il n'accepte pas une discussion d'égal à égal. Plotin craint la critique et jusqu'à l'ombre de critique que comporte un échange de vue.

Dans sa pensée philosophique, il est des points où Plotin témoigne d'une sagesse pratique, c'est-à-dire, d'une intelligence qui accepte les faits qu'elle rencontre et qui s'y adapte.

C'est quand il examine objectivement le monde, et quand il défend contre les gnostiques le naturalisme Hellénique. Certes, cette partie de sa pensée peut entrer dans l'ensemble de sa doctrine. Mais elle a un autre accent. Plotin, pour la traiter, se met sur un plan d'assurance paisible qui est exceptionnel dans les Ennéades. Si on y trouve un parti-pris, venu de l'hostilité qu'il éprouvait à l'égard des destructeurs du bel équilibre grec, il n'empêche que ce parti pris semble moins violent, moins dominateur, moins chargé de potentiel affectif que celui qui poussait Plotin hors du monde. Ce n'est pas le Plotin de l'évasion qui parle.

Tel est un aspect de ce maître étonnant : un homme, à la vérité, étroit, mais séduisant, doué de qualités qui inspirent l'affection et le dévouement, qui aime et recherche la compagnie de ses amis, qui se préoccupe des faibles et des abandonnés, un être sociable et humain.

Regardons plus complètement. Le tableau change, comme à vue, si bien qu'il est difficile de trouver une relation entre l'homme que nous venons de considérer et celui qui nous apparaît, anxieux de fuir, avide de disparaître et de s'évanouir, totalement et volontairement séparé du monde.

Il semble qu'en cet esprit, naguère si accueillant, se soit installée une garde sévère qui refoule tout un ordre de représentation. Délibérément, les impressions heureuses de la vie sont rejetées, voire niées.

Le sage ne doit pas posséder la puissance de la beauté, de la force ou de la richesse : « Si elle vient à lui, il la diminue, car c'est lui-même qu'il chérit. Par sa négligence volontaire, il amoindrira et il laissera flétrir les richesses de son corps. Il abandonnera les pouvoirs. » (I 4-4).

Il ne s'attardera pas au spectacle des choses, car « les volumes et les grandeurs ne sont pas les premières choses. Au contraire, ces grossièretés sont les dernières des choses et ce sont les sens qui croient à leur existence réelle (V 1-5).

Il ne cherchera pas les joies d'un corps sain : « Tout en veillant sur sa santé, le sage ne voudra pas être tout à fait ignorant des douleurs et, si elles ne viennent pas d'elles-mêmes, il voudra les expérimenter dès sa jeunesse (I 4-14).

Il supprimera « les choses dont on sépare son âme afin que, à l'abri des vapeurs épaisses de la gourmandise et des excès de nourriture, son corps, sans être

décharné, soit frêle et que l'âme puisse ainsi le conduire en paix (III 6-5).

Chacune des joies vivantes, si elle vient à passer dans le courant de sa pensée, est amoindrie et calomniée.

Lui-même, en face de la vie réagit par la fuite. A 28 ans, à la suite d'on ne sait quelles expériences, peut-être après les premières manifestations de sa maladie, il se jette passionnément dans la philosophie, laissant ses occupations passées sans espoir de retour.

A 38 ans, il abandonne inopinément son maître Ammonius et Alexandrie pour suivre l'armée de Galien. Il fuit plutôt qu'il ne part en voyage, car il ne rentrera jamais en son pays. Quand, chassé par l'insurrection du camp, il aurait pu chercher en cette ville une retraite facile, parvenu à Antioche, ce n'est pas vers Alexandrie qu'il se dirige, il fuit jusqu'à Rome. Dernière étape matérielle, mais il poursuit son évasion en un monde surnaturel, factice, qu'il reconstruit avec les débris du monde réel qu'il condamne, ce « là-bas » qui revient sans cesse dans les Ennéades, comme un appel nostalgique.

Platon avait déjà écrit que l'âme doit fuir de ce monde. Mais les mêmes mots dans la bouche de Plotin, par l'effet des répétitions, par les nuances du contexte, prennent un sens presque panique.

Et la fuite qu'il effectue lui apparaît l'idéal du sage. A son ami et disciple Rogatianus qu'il propose en exemple à tous les philosophes, il adresse des félicitations répétées parce qu'au moment de se rendre au

tribunal et alors que ses lecteurs l'attendaient, il refusa d'y aller, renonçant à ses fonctions de prêteur, délaissant jusqu'à sa maison, préférant dorénavant vivre et dormir chez des amis. Cette démission devant la vie satisfait Plotin et tout son enseignement y conduit. Il manifeste à l'endroit de l'action une animosité entêtée parce qu'elle insère exactement l'homme dans la vie, parce qu'elle est la pierre de touche véritable, parce que la volonté de Plotin est de désinsérer l'homme du monde dont, bon gré, mal gré, il est partie.

« L'action n'a pas d'autres fins que la contemplation. Ce que l'homme ne peut saisir directement, il rôde autour en cherchant à s'en saisir » (III 8-6).

« Quand ils sont trop faibles pour contempler, les hommes se livrent à cette ombre de la contemplation et de la raison : l'action » (III 8-4).

« L'âme est obligée à agir à cause de ce corps qui, pris parmi les autres, exige une attention constante » (IV 3-7).

Il faut autant que possible fuir l'action, cette distraction, cette dispersion, et rester en soi car « le sage réfléchit, ce qu'il enseigne aux autres vient de lui : son regard est sur lui. Il tend vers l'Un, vers la sérénité, loin des choses du dehors. Il est tourné vers lui-même : tout est en lui » (III 8-4).

En présence de l'amour, cet obstacle invincible à toutes les doctrines trop spiritualistes, Plotin choisit une position mitoyenne. Il l'accepte comme une faiblesse des hommes. Il l'interdit au sage : « A ceux

qui désirent engendrer, la beauté d'ici-bas suffit... Car ils n'ont pas présent à l'esprit l'archétype des choses qui est pourtant leur cause et la cause de l'amour. Si le souvenir de cet archétype les force à revenir des choses, elles ne sont plus aimées que comme des images. Ceux qui ne se le rappellent pas et qui ne connaissent pas réellement leur passion croient que l'image est la vérité. S'ils sont tempérants cette accoutumance à la beauté d'ici-bas n'est pas coupable. La chute dans les plaisirs sexuels est la faute... Celui qui n'a pas le désir d'engendrer est bien plus satisfait par la beauté (III 5-7).

Qu'y a-t-il de commun entre ces conceptions et l'amour des hommes? Exactement rien. Mais, Plotin a choisi la manière de voir qui s'accommodait à son besoin d'indépendance spirituelle.

Sans cesse il revient sur cette idée que la fuite de ce monde est le seul chemin du bonheur. Il y insiste, il presse ses disciples de s'y engager.

« Il faut que l'âme oublie volontiers ce qui lui vient d'en bas... peu de choses d'ici-bas conviennent à une vie élevée. » (IV 3-32).

« Il faut fuir en haut, ne pas suivre dans le sensible les images sensibles, ne pas être entraîné dans la vie végétative par le désir d'engendrer ou par la convoitise des repas. Mais il faut aller vers l'intelligible, vers l'intelligence, vers le divin. » (III 4-2).

« Il faut fuir d'ici-bas, nous séparer de ce qui s'est ajouté à nous, ne pas être ce corps animé où le maître est surtout le corps qui a pris une trace d'âme. » (II 3-9).

Et cet impératif brutal qui conclut une discussion où rien ne le pressentait : « Mais, comment cela peut-il être? Retranche tout. » (V 3-17).

On prolongerait indéfiniment les citations si on voulait souligner cette idée de fuite dans les Ennéades. Elle est partout. Que ce soit les problèmes classiques de la situation des intelligibles, hors ou en l'intelligence, celui du temps, celui de la mémoire ou tel ou tel, Plotin prend toujours la solution qui rétrécit la part du corps et qui laisse libre les voies de son évocation loin du monde. Plotin a horreur, on dirait presque qu'il a peur de tout ce qui touche à la réalité des faits.

Pour obtenir en ces conditions restreintes une sécurité intellectuelle et morale, il est indispensable qu'on élimine de la conscience une quantité d'états contradictoires. Plotin y pourvoit. Il fait de ces éliminations une nécessité intellectuelle. Il possède une trop fine expérience de la vie psychologique pour n'avoir pas noté que l'âme ne prend conscience que de ce qui l'émeut tout entière. Il sait que « le souvenir, même des meilleures choses, n'est pas très bon » parce qu'il ne nous souvient pas toujours qu'il nous souvient et le souvenir, essentiellement étranger, mais devenu par le fait un élément de la personnalité, risque de faire déchoir l'âme. » Aussi, tel celui qui attend une voix qu'il désire, s'écartere des autres voix et éveille son ouïe pour ce son, le meilleur de tous, jusqu'à ce qu'il soit venu, tel faut-il que le sage laisse les auditions sensibles autant qu'il est possible et garde les puis-

sances réceptives de son âme pures et prêtes pour les murmures d'en haut (IV 44 et V 1-12).

Plotin récuse intentionnellement certains témoignages, il juge sans connaître entièrement la cause et sans vouloir la connaître. C'est parce que sa décision est déjà prise. Son but est parfaitement connu de lui; il fuit en un monde idéal qu'il possède déjà grâce à une expérience mystique.

C'est la seconde note dominante du tempérament de Plotin, la première étant sa volonté irrationnelle de s'évader. « Souvent, écrit-il, m'éveillant en moi-même du sommeil de mon corps, m'écartant de tout et rentrant en moi, je vois une beauté admirable incomparablement. Je sens que j'ai une destinée meilleure, j'expérimente une vie parfaite en moi-même, je parviens jusqu'au divin, je m'installe en lui et, parvenu à cette activité, je suis au delà des intelligibles. Et, quand, après cette situation divine, je reviens de l'intelligence dans la discussion, je ne sais plus comment j'ai pu descendre, comme je redescend, comment mon âme, un jour, a pu venir à l'intérieur d'un corps étant en elle-même ce qu'elle m'est apparu alors qu'elle est dans un corps. » (IV 8-1). Plotin voit et sent un monde supérieur, fait de beauté, d'ordre et de tranquillité, le lieu de la vie « impassible et sans larme des Dieux. » C'est là le terme et le motif de sa fuite. Il fuit parce qu'il est dans sa nature de fuir, mais aussi parce que son expérience mystique lui révèle un objet. Il serait bien difficile d'ailleurs de discerner ce qui est principal de la vision du but ou de

la tendance fugitive. Nous croyons qu'elles existent toutes les deux indépendamment et simultanément.

Plotin, qui a déjà abandonné le monde et ses beautés, le corps et ses avantages, exige encore que le sacrifice soit consommé par une démission totale de la personnalité. Il remarque que « penser n'est la première chose ni par l'être, ni par la dignité » que c'est au contraire « une action de second rang puisqu'elle vient après le bien et dès sa conception se meut vers lui. » (V 6-6). Il remarque encore que la conscience, loin d'être un avantage, est un défaut et le signe d'un défaut, car on n'a conscience que de l'anormal, que de la **maladie**; la santé n'éveille pas d'écho (V 8-113). Il y a même grand danger que la conscience n'amoindrisse les actes qu'elle accompagne (I 4-11).

Dans la grande Paix de l'Un, l'homme perd tout ce qui le constitue et jusqu'à la pensée et à la conscience. C'est alors seulement qu'il atteint l'épuration totale, qu'il est absolument évadé et heureux.

« Plotin nous ferme les paupières, nous prend par la main et nous conduit derrière le voile, au-delà du langage, au-delà du temps, au-delà de toute approbation et de tout contrôle. C'est à bon droit que l'âme alors s'affole, qu'elle redoute de n'avoir plus que le néant devant elle (Le Temps et l'Eternité chez Plotin et St Augustin, 90). Et l'exemple de sa vie est-il si rassurant que le dit l'auteur de ces lignes? Nous ne le pensons pas. Peut-être au contraire cette discordance ajoute-t-elle une inquiétude par l'évident déséquilibre qu'elle traduit.

Bref, à regarder du dehors et sans prétendre à autre chose, nous trouvons dans le psychisme de Plotin trois éléments primordiaux.

1. A l'égard du groupe fermé de ses disciples et pupilles, une attitude humaine, sage et intelligente.

2. A l'égard du monde, des hommes, de tout ce qui y touche ou en dépend, voire même à l'égard de l'amitié — car le sage est ami avec modération et n'aime au fond que soi-même — une attitude restreinte, craintive et fuyante; un ensemble complexe où se mêle le mépris d'un être supérieur pour des êtres et des choses inférieures et la crainte d'un être blessé et désespéré.

3. Une attitude nettement mystique qui apporte au raisonnement la sécurité personnelle de l'expérience et qui en dirige la progression.

LES CAUSES DE L'ATTITUDE DE PLOTIN

Quelle est l'explication de la contradiction que nous relevons? Quelle est la cause de cette tendance mystique ou du moins quels sont les éléments physiques et psychiques qui semblent en favoriser l'existence?

Nous avons vu que Plotin réservait à ses disciples et à ses pupilles le côté humain de son caractère. Cela prouve au moins qu'il était capable de cette humanité et qu'il n'était pas un schizoïde complet. D'où vient qu'il n'avait cette attitude qu'à l'égard d'un groupe restreint? Qu'est-ce qui était dominant chez lui de la schizothymie qu'il manifeste à l'égard du monde, ou de l'humanisme qu'il montre à ses disciples? Essayons de le savoir en relisant sa vie.

Elle s'ouvre sur une notation très intéressante : « Plotin semblait rougir d'être dans un corps. Il ne voulait rien dire de ses parents, de ses ancêtres ou de sa patrie. Il ne pouvait supporter ni peintre, ni sculpteur. A Amélius, qui lui demandait de laisser faire son portrait, il répondit que c'était assez de porter l'image dont la nature nous a vêtu et qu'il ne fallait pas laisser de cette image une image plus durable comme si c'était un objet digne d'être vu (*Vie de Plotin*, I).

Il ne dit jamais à quiconque ni le jour, ni le mois de sa naissance parce qu'il ne jugeait pas utile, à l'occasion de cet anniversaire de sacrifier ou de festoyer (*Vie de Plotin*, II).

Et cela bien qu'il eût accoutumé, aux anniversaires traditionnels de Platon et de Socrate, de faire un sacrifice et d'offrir un banquet à ses amis.

Ce sont là des traits caractéristiques du tempérament émotif qui attache à tout ce qui le touche une importance excessive, puis qui redoute l'importance ainsi construite. Nous savons par là un aspect général de Plotin.

En quelques mots, Porphyre nous rapporte trois crises dont deux au moins furent graves et décisives.

« Bien qu'il allât chez le maître de grammaire, il eût une nourrice jusqu'à 8 ans. Il lui découvrait les seins en voulant la têter. Ayant entendu dire qu'il était un mauvais garçon, il eut honte et s'en abstint. » (*Vie de Plotin*, III).

C'est un bien petit incident, presque ridicule. Il faut remarquer néanmoins que c'est le seul détail que nous possédions sur l'enfance de Plotin; que c'est lui-même, si discret, qui l'a dit à Porphyre au moins cinquante et un ans après l'événement; et que Porphyre se l'est si spécialement rappelé, qu'il l'a consigné dans sa brève biographie, quelque trente ans plus tard. doit accorder à ce fait, si minime en soi, une certaine attention.

N'y cherchons pas trop une perversion sexuelle précoce. Il est certain que le geste de l'enfant était

trouble mais nous ne croyons pas que ce soit la véritable portée du souvenir qui parut considérable à Plotin quand, en compagnie de son ami, il regardait son passé.

Il revoit la première honte de sa vie, le premier contact brutal qu'il ait eu avec la réalité et probablement le premier désir qu'il ait éprouvé de cette fuite qui sera le but de son existence. Les émotifs ont peur de la vie. Ils redoutent de manifester et de satisfaire leurs désirs les plus légitimes. D'eux-mêmes, ils sont portés aux refoulements. Ils ont besoin d'être encouragés et poussés — en même temps d'ailleurs que guidés — plutôt que d'être freinés et combattus. Dans le cas de Plotin il y avait plus de risques psychiques à intervenir radicalement et brutalement dans cette expansion sexuelle qu'à laisser évoluer une tendance qui pouvait dévier. Il est probable, — comme c'est fréquent, — qu'une éducation, maladroitement bien intentionnée, fut à la base des erreurs vivantes de Plotin. Malheureusement, nous ne possédons rien d'autre sur son enfance et son adolescence. Nous ignorons les autres expériences qu'il a faites, les voies où on l'a conduit, les occupations qu'il a eues.

Nous perdons complètement sa trace jusqu'à 28 ans. A cette époque, il se « lance » dans la philosophie. On le met en relation avec les maîtres alors connus en Alexandrie, mais il revient de leurs cours plein de « découragement et de chagrin », si bien qu'il confie à un ami ce qu'il souffre : « Celui-ci comprit le désir de son ami et le conduisit à Ammonius

qu'il n'avait pas encore fréquenté. Il entra, l'écouta, et dit à son compagnon : « C'est cet homme que je cherchais ! » (*Vie de Plotin*).

En quelques mots, c'est le récit d'une révolution morale. On ne se lance pas — *ορμω* — à 28 ans, dans la philosophie par l'effet d'une vaine curiosité. Cela est d'autant plus certain qu'un pareil motif pousserait vers les maîtres en renom au lieu que ceux-ci découragent et attristent Plotin.

En vérité, il quitte un passé qui n'a pas apaisé ses désirs. Il fuit fiévreusement la vie qu'il menait à Alexandrie et dont nous ne savons rien. Sous l'influence de quelles circonstances ? Nous l'ignorons encore, bien que deux motifs nous paraissent possibles : la maladie qui existait peut-être déjà et qui avait pu se manifester par un accident impressionnant tel qu'une hémoptysie ; surtout une sensibilité trop vibrante, qui ne sait pas accepter les médiocrités de la vie où

L'action n'est pas la sœur du rêve ;

qui conduit à des échecs dans la vie pratique et qui en exagère le retentissement moral. La haine que Plotin manifestera à l'égard des œuvres matérielles et temporelles, son attitude faite de bonté envers ceux qui dépendent de lui, d'indifférence hautaine et méprisante à l'égard des autres, tout suggère cette hypothèse. Si Plotin incrimine l'action avec tant de véhémence, n'est-ce pas parce que, ne pouvant être le premier dans une lutte ordinaire, il discrédite la lutte et cherche un terrain où il est seul et indiscuté ?

Remarquons la façon dont cette crise se dénoue. Plotin va inquiètement de l'un à l'autre des maîtres en renom. Il sort « morne et plein de tristesse », ce qui démontre l'insécurité croissante où il se trouve.

Sa position, en face de la philosophie, n'est pas scientifique, mais spirituelle. Il ne cherche pas une explication du monde, mais un remède à sa souffrance et accessoirement, à côté de cette thérapeutique morale, une métaphysique. Son inquiétude est centripète, si on peut dire.

Brusquement, il retrouve un calme passager grâce à une fixation à un maître, phénomène très fréquent chez les émotifs qui sont des faibles, phénomène normal chez l'enfant.

Cette adhésion immédiate à la personne d'Ammonius est irraisonnée, impulsive. Elle éclate : « C'est cet homme que je cherchais. » Et cette fixation va durer onze années. Plotin commence un nouveau palier de son existence, palier nécessairement provisoire, qui doit conduire à une nouvelle crise (*Vie de Plotin*).

Dans les relations entre Ammonius et Plotin, il y a encore un détail étonnant, c'est l'engagement que les disciples prirent entre eux de ne pas divulguer l'enseignement de leur maître. Sans doute ne faut-il pas accorder une importance excessive à ce fait qui semble avoir été assez fréquent à Alexandrie. Mais, ici encore, l'attitude de Plotin est spirituelle, non scientifique, étroitement personnelle.

Onze ans après, Plotin s'évade de nouveau. Il avait,

à l'école d'Ammonius, étudié complètement les philosophes classiques. Il avait même essayé de pénétrer les pensées Hindoues et Perses. « L'empereur Gordien devant se rendre chez les Perses, Plotin alla à son camp et l'accompagna. Il avait alors 39 ans, car il était resté onze ans à l'école d'Ammonius. Gordien fut tué en Mésopotamie. Plotin se sauva à grand'peine en fuyant vers Antioche, et quand Philippe eut pris le pouvoir, il partit pour Rome, âgé de quarante ans. » (*Vie de Plotin*).

Nouvelle crise. Les causes en sont plus facilement compréhensibles. C'est une crise d'émancipation binaire, conclusion fatale de toute fixation à un maître. Elle prend un caractère spécial du fait de la sensibilité de l'homme. Le laconisme du texte permet de supposer que le départ fut inopiné. La suite des événements le confirme. Pourquoi, en effet, Plotin fugitif, revenu à Antioche, ne prend-il pas le chemin d'Alexandrie qui est proche, au lieu de celui de Rome qui est éloigné et incertain ? Il a brûlé ses vaisseaux. Et, d'ailleurs, pourrait-il supporter d'avouer l'échec de son entreprise ? Il préfère fuir.

Les cassures complètes sont encore un trait ordinaire de la vie des émotifs et des inquiets.

Il entre dans la troisième et dernière étape de sa vie, celle où il est affranchi de toute autorité et de toute compétition, où il consomme son évasion.

Tout cela éclaire un peu et réduit l'opposition que nous avons remarquée. Ce n'est pas l'humanité ni le monde que Plotin fuit véritablement, c'est la lutte

pour laquelle il est trop vulnérable. Chaque fois qu'il n'a pas lieu de la craindre, Plotin est simplement homme. Quand il la prévoit, il refuse le combat et se retire, dans cette tente du monde intelligible où, d'ailleurs, il a transposé toutes les richesses admirables du monde sensible et jusqu'aux plus matérielles. Rarement, philosophe a mis dans ses œuvres autant de couleurs, de formes, de beautés presque voluptueuses.

Mais il semble, en outre, que Plotin ait eu besoin de disciples. Non seulement il expose sa pensée, mais il veut convaincre et persuader. Il craint qu'une pensée étrangère, comme celle des gnostiques, ne trouble l'harmonie de son cercle. Il s'indigne contre ces intrus, qui ne pensent pas comme lui et persistent à ne pas penser comme lui. « J'ai quelque honte à penser que des amis qui ont rencontré une pareille doctrine avant de devenir nos amis, y persistent encore, je ne sais pourquoi? » (Enn., II, 9-10). Il cherche à écarter toute influence qui n'est pas la sienne, toute occupation à laquelle il ne préside pas. Il déconseille l'activité sociale et politique qui distraît de ses conceptions. Tout cela est plus que le signe d'un zèle de la vérité et témoigne d'une insécurité intérieure. On pressent chez ce timide, chez cet humble apparent, un secret besoin de domination, d'une domination qu'il possède sur ses amis et ses pupilles, qu'il défend par toutes les ressources de son génie, qu'il veut conserver.

Cela encore permet de comprendre l'opposition qui existe entre les deux attitudes de Plotin. Il craint et il fuit l'échec qui froisse son désir de puissance et que

le monde lui réserve. Il s'enferme dans sa tour d'ivoire avec des amis qui reconnaissent sa suprématie.

Quant à sa tendance ascétique, elle est une conséquence. Les besoins de son corps n'existent pour lui que d'une manière tout à fait secondaire. Il les sacrifie sans difficulté à des satisfactions plus entières et d'autant plus volontiers que ces sacrifices aident à la vie intérieure qu'il recherche. L'ascèse n'est pas précisément voulue. Elle apparaît logiquement, mathématiquement à mesure que Plotin progresse dans son évason et elle s'accroît en fonction de ces progrès.

Il y a deux autres éléments qui facilitent la fuite hors du monde et qui intensifient l'expérience mystique qui est le soutien de toute la pensée Plotinienne.

Plotin est presque aveugle et sa myopie était apparue avant qu'il ait commencé d'écrire — de même, d'ailleurs qu'à cette date il avait dépassé les crises de sa vie. Frappant un être tel que Plotin — que ses écrits montrent comme un visuel, qui commence son traité sur le Beau en proclamant que le Beau réside surtout dans la vue — cette infériorité devait nécessairement le rejeter en lui-même. C'était une « *diminutio capitis* » à l'égard du monde, un amoindrissement de sa valeur humaine, qui le forçait définitivement à chercher ailleurs une primauté quelconque.

Enfermés en eux-mêmes par leur infirmité qui les prive de la majorité des expériences humaines, les aveugles se construisent, hors les contradictions de la réalité, un monde où ils vivent. C'est la raison de leur relative bonne humeur et de l'intransigeance qu'ils

montrent même à propos de choses pour lesquelles ils sont en état d'infériorité patente. Ainsi Plotin, forcément détaché de la vie normale qu'il désire fuir, peut plus facilement s'absorber en sa contemplation intérieure et parvenir même jusqu'à l'extase.

Les essais de produire une extase mystique laïque ont montré que cela était d'autant plus facile que le sujet était déjà, par nature, plus schizoïde et plus apte à renoncer complètement aux réalités sensibles, à constituer le vide intérieur (Pr. Laignel-Lavastine). Plotin réalise pleinement ces conditions. Il se présente d'une manière générale comme un schizoïde, et ses sens, en l'abandonnant, aident à ses efforts.

Par ailleurs, et pour autant que cela est vrai, la tuberculose dont nous croyons que Plotin fut atteint, agit puissamment sur le psychisme.

Dans une longue et déjà ancienne étude qui fut consacrée à la psychologie des tuberculeux, on trouve ces lignes qui reposent sur tous les traits du philosophe :

« Lymphatiques, féminins, ils sont paresseux comme par une prévision de leur nature fatiguée; doux et caressants comme par sentiment de faiblesse; voluptueux d'une tendance plus cérébrale que médullaire et pouvant s'éteindre dans les équivalences mystiques; distingués par rareté des gestes, efforts musculaires dont ils sont économes, sympathiques enfin. Ils attirent comme tous les êtres faibles et retiennent l'attention par leur intelligence précoce qui étonne, par cet antagonisme paradoxal chez des êtres jeunes entre

l'activité musculaire nulle et l'intellectuelle déliée, paraissant démontrer la justesse de l'opinion philosophique qui fait de l'idée un début de l'action... L'activité diminue, l'affectivité augmente, l'intelligence s'élève. » *

C'est presque un portrait de Plotin. Paresseux physiquement, sa haine de l'action témoigne qu'il l'est et plus encore, ce mot « immobile » qui revient sans cesse sous sa plume quand il veut exprimer le bonheur des intelligibles. Il déteste autant le mouvement et l'activité qu'il déteste la passivité.

Voluptueux cérébral, il l'est dans toutes ses descriptions; ces femmes qui l'entourent et qui ne sont pas, sans doute, ses maîtresses, sa conception de l'amour dont il écarte tout l'élément médullaire, prouvent qu'il l'était.

Affectueux et doux, ce sont presque les termes du poème que Porphyre approuve : « il était bon, bienveillant, doux, agréable comme le miel. » Et nous savons que Plotin embrassait les amis qu'il rencontrait.

Sympathique, il le reste malgré les siècles qui n'ont pas su diminuer l'attrait de ses œuvres. Et s'il étonne, s'il est pour ceux qui le lisent une énigme, n'est-ce pas à cause de cette opposition qui existe entre son intelligence déliée et la négation de toute activité vivante, telle qu'il paraît chez lui que l'intelligence est destinée à détruire l'homme?

* *Revue de Médecine*, 10 mars 1907 : La Psychologie des tuberculeux de Laignel-Lavastine.

Quant aux équivalents mystiques où le tuberculeux épuise ses désirs, n'est-ce pas exactement le cas de Plotin qui fuit d'étape en étape jusqu'à la démission suprême de sa personnalité? A mesure qu'il vieillit « son activité diminue, son affectivité augmente, son intelligence s'élève. »

Si on le compare aux mystiques, les mêmes ressemblances et les mêmes dissemblances apparaissent que celles qui ont été notées à propos des tuberculeux.

Du mystique véritable, il a la « maladie de l'infini ». Il en diffère par l'ensemble de son caractère. Car le mystique puise dans son expérience une volonté d'action qui fait entièrement défaut à Plotin. Loin d'y trouver des motifs et des désirs d'agir, il n'en fuit que davantage le monde, les autres hommes et l'action.

CONCLUSIONS

Ainsi, quand on considère l'homme sans se préoccuper d'une critique ou d'une interprétation de son œuvre, on trouve comme éléments importants de sa constitution physique et psychique :

1. Une maladie chronique qui semble avoir été une tuberculose pulmonaire, terminée par une généralisation au larynx et aux membres.

2. Un déséquilibre neuro-végétatif probable, à prédominance vagale.

3. Une myopie très accentuée qui, à cette époque, équivalait presque à la cécité puisque les verres étaient inconnus.

4. Une émotivité excessive accrue par des chocs psychiques dont la plupart ne nous sont connus que par leurs conséquences.

5. Une volonté de puissance qui, ne pouvant se réaliser dans la lutte sociale ou économique, humiliée d'ailleurs par des échecs et par une éducation malhabile, a cherché à se satisfaire dans un monde idéal et factice.

6. Favorisée par cet état, une forte tendance mystique dont les expériences confirment et soutiennent l'ensemble de la doctrine.

Les « Ennéades » ont la valeur d'un testament puisque au moment où il les a écrites, Plotin avait déjà subi les principales révolutions de sa vie. Elles présentent le terme de son évolution, les conclusions pensées de toutes les influences proches et lointaines qui ont bouleversé l'équilibre moral de son existence; elles indiquent le couronnement d'un long effort inquiet vers le bonheur.

Que Plotin ait subi les influences des maîtres grecs et orientaux, qu'il ait puisé dans Platon une grosse part de ses inspirations, ce n'est pas douteux. Mais, outre que les mêmes mots, en des bouches différentes, ont des valeurs différentes et que Platon sur les lèvres de Plotin a sa pensée presque entièrement modifiée, n'est-ce pas le besoin de tout l'être qui guide l'homme vers tel ou tel maître et parmi les aspects multiples de la doctrine d'un maître, vers tel aspect particulier? C'est dans les élections qu'interviennent les éléments physiques et psychiques de la mentalité. Car Plotin ne vise pas à être scientifique, si tant est qu'un philosophe puisse l'être véritablement. Ouvertement, il déclare que la philosophie enseigne la méthode de vivre (I 1) et que bien vivre et être heureux sont deux choses identiques (I 4-1). Il ne cherche pas d'abord une connaissance métaphysique du monde, mais la connaissance du bonheur et des moyens d'y atteindre.

Est-ce diminuer la portée de son œuvre que d'y dé-

couvrir les influences irrationnelles de son tempérament? Non, c'est peut-être mieux la connaître en la situant.

Sa réflexion, plus attirée par certains points grâce à ses défauts, peut éclaircir mieux certains problèmes. Toute la science s'élève des faiblesses humaines pour y remédier. Ce n'est pas parce que l'ensemble est déficient que les détails le sont nécessairement. Mais, encore ces détails ne peuvent-ils pas être pris séparément si on cherche le sens précis du message de Plotin. Les idées que portent chaque mot reçoivent de l'ensemble des mots qui forment la phrase, une intensité, une direction, un potentiel psychique qu'une interprétation exacte doit découvrir et considérer. Faute de quoi, il est possible de traduire à son gré la pensée d'un écrivain et particulièrement d'un écrivain tel que Plotin qui, craintif jusque dans ses méditations, abrite toujours ses originalités derrière des autorités qu'il revendique.

Quant à la direction spirituelle que Plotin exerçait et qu'il exerce encore sur l'esprit de certains lecteurs, quelles que soient les beautés indiscutables qu'on y trouve, elle est fausse et dangereuse parce qu'elle est impossible socialement et inhumaine. Elle comporte d'ailleurs une certaine déloyauté inconsciente puisque ses motifs véritables ne sont pas seulement les motifs exposés. Sous le couvert abstrait des syllogismes se dissimulent des désirs et des refoulements qui vont secrètement à leur but tandis que l'intelligence y chemine par des voies détournées et pleines d'élévation.

« De tous les mobiles composant un groupe de ce genre, celui qui l'emporte sur les autres par sa valeur morale sera le plus nettement paru par la conscience, tandis que des motifs banaux, égoïstes ou bas dont la contribution énergétique aura peut-être été plus considérable, seront à peine perçus par la conscience, resteront même le plus souvent sphériques. Des motifs impulsifs particulièrement élémentaires sont généralement refoulés, afin que prennent plus de relief les mobiles moralement plus élevés. Mais ce fait est loin de justifier une accusation d'hypocrisie comme si les mobiles élevés, sans avoir contribué en quoi que ce soit à déterminer l'action, n'avaient servi que de paravent aux mobiles égoïstes et impulsifs. Tout ce que nous sommes autorisés à dire en présence de cas pareils est ceci : telle action donnée a été déterminée par une série de mobiles forts ou faibles et, dans un pareil faisceau de mobiles, ceux qui possèdent une valeur morale plus grande s'imposent toujours plus à la conscience tandis que les mobiles impulsifs et élémentaires sont généralement ceux dont le caractère dynamique est le plus prononcé. (*Manuel théorique et pratique de Psychologie médicale*, de Kretschmer, p. 308).

Il en est ainsi de Plotin. Pour le comprendre bien, il est indispensable que soient connus non seulement les motifs psychologiques de sa pensée et de sa vie, mais encore les motifs psychiques qu'il n'exprime pas. L'idéal qu'il propose se réduit alors aux dimensions de l'idéal uniquement possible au malade qu'il était, et

perd tout absolu. Son message qui comporte des vérités intéressantes accuse ses courants profonds et refuse certaines interprétations.

L'enquête médicale peut régler une mise au point utile et sans doute aurait-elle une large matière à s'exercer auprès des esprits excessivement intellectuels dont l'influence peut être néfaste parce qu'ils ne se connaissent pas et parce qu'on ne les connaît pas?

« L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Vu : le Doyen de la Faculté,
G. ROUSSY.

Vu : le Président de thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

Vie de Plotin et Ennéades, *texte établi et traduit par* M. BREHIER. Edition les Belles Lettres, 5 volumes de 3 à 500 pages.

VI. *Ennéades*, traduction de BOUILLET.

La philosophie de Plotin, de Emile BREHIER (Boivin et Cie, éditeur), 188 pages.

Le temps et l'éternité chez Plotin et chez St Augustin, de Jean GUITTON (Boivin et Cie, éditeur), 363 p.

Le désir de Dieu dans la philosophie de Plotin, ARNO-CIX, chez Félix Alcan.

Ἠρακλῆς et Θεωρία de ARNOU, chez Alcan.

Essai sur le Gnoticisme Egyptien, de AMELINEAU, 1 vol. in-folio, de 330 p., chez Larousse. (*Annales du Musée Guinet*, N° 14).

Article gnostique, *Dictionnaire de Théologie* de VACANT-MOUGEROT.

Empire Romain, de Eug. ALBERTINI (Alcan, 433 p., *Collection Peuples et Civilisations*).

Manuel théorique et pratique de Psychologie Médicale, de E. KRETSCHMER, 487 pages, chez Payot.

Revue de Médecine, 10 mars 1907 : La Psychologie des Tuberculeux, LAIGNEL-LAVASTINE.

